

UN ENNEMI DU PEUPLE

Henrik Ibsen

traduction de Éloi Recoing



ACTES SUD - PAPIERS

Photographie de couverture : © plainpicture / Nordic Life / Terje Rakke

Titre original : *En Folkefiende*

© ACTES SUD, 2019

pour la traduction française

ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-11923-2

UN ENNEMI DU PEUPLE

Henrik Ibsen

traduit du norvégien par
Éloi Recoing

ACTES SUD - PAPIERS

PERSONNAGES

Le docteur Tomas Stockmann, médecin des Bains
Madame Stockmann, sa femme
Petra, leur fille, institutrice
Eilif, leur fils, treize ans
Morten, leur fils, dix ans
Peter Stockmann, frère aîné du docteur, juge de première instance
et préfet de police, président de la direction des Bains, etc.
Morten Kill, tanneur, père adoptif de madame Stockmann
Hovstad, rédacteur du journal *Le Messager du peuple*
Billing, collaborateur du journal
Le capitaine Horster
Aslaksen, imprimeur
Participants à une réunion de citoyens, hommes de toutes condi-
tions, quelques femmes et un groupe d'écoliers

L'action se passe dans une ville côtière du Sud de la Norvège.

ACTE I

Le soir, dans le salon du docteur, meublé modestement mais confortablement. Dans le mur de droite, deux portes, la première conduisant au cabinet du docteur, la seconde au vestibule. Dans le mur opposé, juste en face de la porte du vestibule, une porte conduisant aux autres pièces de la maison. Au milieu de ce même mur, un poêle en faïence et, plus au premier plan, un canapé surmonté d'un miroir et, devant ce canapé, une table ovale avec son chemin de table. Sur cette table, une lampe dans un abat-jour, allumée. À l'arrière-plan, une porte ouverte sur la salle à manger. La table y est mise et la lampe allumée.

Billing est assis à la table de la salle à manger, une serviette autour du cou. Madame Stockmann se tient debout près de la table et lui tend un plat chargé d'un gros morceau de rôti. Les autres places autour de la table sont vides, la vaisselle en désordre comme après la fin d'un repas.

MADAME STOCKMANN. Puisque vous arrivez avec une heure de retard, monsieur Billing, il faudra vous contenter d'un repas froid.

BILLING (*tout en mangeant*). C'est excellent – tout à fait délicieux.

MADAME STOCKMANN. Vous le savez, Stockmann est pointilleux sur l'heure de ses repas –

BILLING. Ça ne me dérange pas du tout. Je me régale d'autant mieux quand je peux manger seul sans être importuné.

MADAME STOCKMANN. Tant mieux, si cela vous plaît – (*Tendant l'oreille vers le vestibule.*) Ça doit être Hovstad.

BILLING. Peut-être.

Le bailli Stockmann, en pardessus, avec sa casquette d'uniforme et sa canne, fait son entrée.

LE BAILLI. Mes respects, et bonsoir, belle-sœur.

MADAME STOCKMANN (*entrant dans le salon*). Tiens donc, c'est vous ! Bonsoir. C'est gentil de venir nous voir.

LE BAILLI. Je passais par là si bien que – (*Jetant un regard vers la salle à manger.*) Mais vous avez du monde, à ce que je vois.

MADAME STOCKMANN (*un peu gênée*). Non, pas du tout ; c'est une pure coïncidence. (*Vivement.*) Vous ne voulez pas entrer, manger quelque chose ?

LE BAILLI. Moi ! Non, grand merci. Dieu m'en garde ; un repas chaud le soir ; ce n'est pas bon pour ma digestion.

MADAME STOCKMANN. Oh, mais pour une fois –

LE BAILLI. Non, non, Dieu vous bénisse ; je m'en tiens à ma tisane et à mes tartines beurrées. C'est plus sain à la longue – et un peu plus économique aussi.

MADAME STOCKMANN (*souriant*). N'allez pas croire non plus que, Tomas et moi, nous soyons dépensiers.

LE BAILLI. Pas vous, belle-sœur ; loin de moi cette idée. (*Indiquant le cabinet du docteur.*) Il n'est peut-être pas à la maison ?

MADAME STOCKMANN. Non, il est allé faire un petit tour après le repas – avec les garçons.

LE BAILLI. Est-ce bien bon pour la santé ? (*Tendant l'oreille.*) Le voici sûrement.

MADAME STOCKMANN. Non, ce n'est pas lui. (*On frappe.*) Entrez ! (*Le rédacteur Hovstad entre par le vestibule.*) Oh ! Monsieur Hovstad –

HOVSTAD. Oui, vous m'excuserez ; mais j'ai été retenu à l'imprimerie. Bonsoir, monsieur le bailli.

LE BAILLI (*le saluant avec raideur*). Monsieur le rédacteur. Vous venez probablement pour affaires ?

HOVSTAD. En partie. C'est pour un article à paraître dans le journal.

LE BAILLI. Je m'en doute. Mon frère est un contributeur particulièrement fécond pour *Le Messenger du peuple*, à ce qu'il paraît.

HOVSTAD. Oui, il n'hésite pas à écrire dans *Le Messenger du peuple* quand il a quelque vérité à dire.

MADAME STOCKMANN (*à Hovstad*). Vous ne voulez pas – ?

Elle indique la salle à manger.

LE BAILLI. Mon Dieu, je ne lui reproche nullement d'écrire pour le public auprès duquel il pense rencontrer le plus grand écho. D'ailleurs, je n'ai personnellement aucune raison de nourrir une quelconque hostilité à l'encontre de votre journal, Hovstad.

HOVSTAD. Oui, c'est ce qu'il me semble aussi.

LE BAILLI. En somme, il règne un bel esprit de tolérance dans notre ville – un vrai bel esprit civique. Et la raison en est que nous avons une grande cause commune qui nous unit – une cause qui concerne au même titre tout citoyen sensé –

HOVSTAD. L'établissement thermal, oui.

LE BAILLI. Précisément. Nous avons notre grand établissement thermal flambant neuf. Prenez garde ! Les Bains vont être la première source de revenus de la ville, Hovstad. À n'en pas douter !

MADAME STOCKMANN. C'est aussi ce que dit Tomas.

LE BAILLI. Quel essor tout à fait remarquable pour l'endroit en quelques années ! L'argent afflue avec les gens, il y a de la vie, de l'animation. Le prix des maisons et des terrains monte de jour en jour.

HOVSTAD. Et le chômage diminue.

LE BAILLI. Ça aussi, oui. Le fardeau de la pauvreté, de manière réjouissante, pèse de moins en moins sur les classes possédantes et cela devrait s'accroître encore si seulement nous avons cette année un bon été, un grand nombre de visiteurs – quantité de malades qui feront la renommée de l'établissement.

HOVSTAD. Et cette perspective se dessine, dit-on.

LE BAILLI. Cela semble très prometteur. Chaque jour, de nouvelles demandes de location affluent.

HOVSTAD. Bien, alors l'article du docteur vient à point nommé.

LE BAILLI. Il a encore écrit quelque chose ?

HOVSTAD. C'est une chose qu'il a écrite cet hiver ; une recommandation concernant nos Bains, une présentation des excellentes conditions sanitaires, ici, chez nous. Mais à l'époque, j'en avais écarté la publication.

LE BAILLI. Ah ah ! Il y avait sans doute quelque chose qui clochait ?

HOVSTAD. Pas du tout. Mais il m'a semblé qu'il valait mieux attendre le printemps ; car c'est seulement maintenant que les gens commencent à penser à leurs séjours d'été –

LE BAILLI. Très juste, tout à fait juste, Hovstad.

MADAME STOCKMANN. Tomas est vraiment infatigable quand il s'agit des Bains.

LE BAILLI. Il y a aussi qu'il est employé par l'établissement.

HOVSTAD. Oui, et c'est aussi lui qui l'a créé.

LE BAILLI. Lui ? Ah bon ! J'entends dire de temps à autre que certains sont de cet avis. Je pensais pourtant avoir, en vérité, une part modeste à cette entreprise.

MADAME STOCKMANN. Oui, Tomas le répète sans cesse.

HOVSTAD. Qui pourrait le nier, monsieur le bailli ? Vous avez lancé cette affaire et lui avez pour ainsi dire pratiquement donné vie ; nous le savons tous. Je voulais seulement dire que l'idée, à l'origine, venait du docteur.

LE BAILLI. Oui, des idées, mon frère n'en a pas manqué, en son temps – hélas ! Mais quand il s'agit de les mettre en œuvre, il faut des hommes d'une autre trempe, Hovstad. Et, en vérité, je pensais que, dans cette maison, du moins –

MADAME STOCKMANN. Mais, cher beau-frère –

HOVSTAD. Comment monsieur le bailli peut-il –

MADAME STOCKMANN. Venez donc prendre quelque chose, Hovstad ; mon mari ne devrait plus tarder.

HOVSTAD. Merci, un petit morceau, peut-être.

Il entre dans la salle à manger.

LE BAILLI (*d'une voix sourde*). C'est singulier, ces gens d'origine paysanne ; jamais ils ne peuvent se défaire de leur manque de tact.

MADAME STOCKMANN. Mais est-ce bien la peine d'en disputer ? Ne pouvez-vous pas, Tomas et vous, partager cet honneur entre frères ?

LE BAILLI. Si, ça devrait être possible ; mais certains ne s'accommodent pas du partage, semble-t-il.

MADAME STOCKMANN. Allons donc ! Vous vous entendez si bien, Tomas et vous. (*Écoutant.*) Je crois bien que le voilà.

Elle va ouvrir la porte du vestibule.

DOCTEUR STOCKMANN (*riant et parlant fort*). Tiens ! Voilà un invité de plus, Katrine. C'est amusant, non ? Je vous en prie, capitaine Horster, suspendez votre manteau à la patère. C'est vrai, vous n'en portez pas. Figure-toi, Katrine, je l'ai attrapé dans la rue ; il a failli ne pas monter. (*Le capitaine Horster entre et salue madame Stockmann. À la porte.*) Entrez, les garçons. Ils ont de nouveau la fringale, tu sais ! Venez, capitaine Horster, goûtez-moi un de ces rôtis –

Il entraîne Horster dans la salle à manger. Eilif et Morten les suivent.

MADAME STOCKMANN. Mais, Tomas, tu ne vois donc pas – ?

DOCTEUR STOCKMANN (*se retournant sur le pas de la porte*). Ah, c'est toi, Peter ! (*Il va lui tendre la main.*) Quel plaisir de te voir !

LE BAILLI. Je dois malheureusement m'en aller d'ici peu –

DOCTEUR STOCKMANN. Sottises ! On va apporter le grog ! Tu n'oublies pas le grog, Katrine ?

MADAME STOCKMANN. Bien sûr que non ; l'eau est en train de bouillir.

Elle entre dans la salle à manger.

LE BAILLI. Du grog !

DOCTEUR STOCKMANN. Oui, installe-toi, nous allons passer un moment agréable.

LE BAILLI. Merci ; je ne participe jamais à ce genre de beuveries.

DOCTEUR STOCKMANN. Mais ce n'est en rien une beuverie !

LE BAILLI. Il me semble pourtant – (*Jetant un regard vers la salle à manger.*) Comment font-ils pour avaler toute cette boustifaille ?

DOCTEUR STOCKMANN (*se frottant les mains*). N'est-ce pas une bénédiction de voir manger la jeunesse ? Ayant faim de tout ! C'est ce qu'il faut. De la nourriture ! Des forces ! Ce sont eux qui vont pétrir la pâte de l'avenir en fermentation, Peter.

LE BAILLI. Je me demande bien ce qu'il y aurait à "pétrir", comme tu dis ?

DOCTEUR STOCKMANN. Tu le demanderas à la jeunesse – le moment venu. Nous autres, bien entendu, nous ne voyons rien venir. Manifestement. Deux vieux croulants comme toi et moi –

LE BAILLI. Allons ! C'est une surprenante façon de parler –

DOCTEUR STOCKMANN. N'y prête pas trop d'attention, Peter. C'est que je suis si gai, si content, vois-tu. Je me sens indescriptiblement heureux au milieu de toute cette vie germinante, bourgeonnante. C'est une époque magnifique que nous vivons ! On dirait qu'un monde nouveau est en train d'éclore.

LE BAILLI. Tu trouves, vraiment ?

DOCTEUR STOCKMANN. Tu ne peux pas, bien sûr, le percevoir aussi bien que moi. Tu as toujours vécu au milieu de tout ça ; et l'impression s'é mouss e. Mais moi, qui ai dû rester dans mon trou perdu là-haut dans le Nord, des années durant, sans jamais rencontrer un étranger qui puisse me dire une parole vivifiante – à moi, cela me fait l'effet d'être soudain plongé dans une grande ville grouillante de monde –

LE BAILLI. Hum ! Une grande ville –

DOCTEUR STOCKMANN. Oui, je sais bien que les opportunités sont modestes, comparées à bien d'autres endroits. Mais ici, il y a de la vie – des promesses de vie, d'innombrables choses pour lesquelles agir et se battre ; et c'est là l'essentiel. (*Criant.*) Katrine, est-ce que le facteur est passé ?

MADAME STOCKMANN (*dans la salle à manger*). Non, personne n'est venu.

DOCTEUR STOCKMANN. Et puis, un bon salaire, Peter ! C'est une chose qu'on apprécie quand on a, comme nous, vécu comme des crève-la-faim –

LE BAILLI. N'exagérons pas ! Mon Dieu –

DOCTEUR STOCKMANN. Oh si, tu penses bien qu'on a souvent vécu dans la gêne, là-haut. Alors, maintenant, pouvoir vivre en seigneur ! Aujourd'hui, par exemple, nous avons du rôti de bœuf pour le déjeuner ; et nous en avons mangé également au dîner. Tu ne veux pas en goûter un morceau ? Que je te le montre au moins ? Viens –

LE BAILLI. Non, non, pour rien au monde –

DOCTEUR STOCKMANN. Allons, viens voir ça. Regarde, nous avons un chemin de table.

LE BAILLI. Oui, je l'ai remarqué.

DOCTEUR STOCKMANN. Et nous avons un abat-jour. Tu vois ? Tout ça, c'est le fruit des économies de Katrine. Et ça rend le salon si agréable. Tu ne trouves pas ? Mets-toi là – non, non, non, pas comme ça. Voilà, oui ! Tu vois : quand la lumière tombe de cette façon concentrée – Je trouve vraiment ça d'une élégance rare. N'est-ce pas ?

LE BAILLI. Si on peut se permettre pareil luxe –

DOCTEUR STOCKMANN. Mais oui, maintenant, je peux me le permettre. Katrine dit que je gagne presque autant que ce que nous dépensons.

LE BAILLI. Presque, oui – !

DOCTEUR STOCKMANN. Mais un homme de science se doit de vivre sur un certain pied. Je suis sûr qu'un simple bailli dépense beaucoup plus que moi.

LE BAILLI. Je crois bien ! Un bailli, un haut fonctionnaire –

DOCTEUR STOCKMANN. Et un vulgaire négociant donc ! Il dépense beaucoup, beaucoup plus –

LE BAILLI. Oui, c'est dans l'ordre des choses.

DOCTEUR STOCKMANN. Du reste, je ne fais vraiment pas de dépenses inutiles, Peter. Mais je ne peux pas me refuser la joie de voir du monde chez moi. J'en ai besoin, vois-tu. Moi qui suis resté si longtemps coupé du monde – c'est pour moi une nécessité vitale que d'être avec des gens jeunes, courageux et francs, des gens à l'esprit libre, entreprenants – et c'est ce qu'ils sont, tous ceux qui sont attablés là-bas. J'aimerais que tu fasses un peu mieux connaissance d'Hovstad –

LE BAILLI. Hovstad, il m'a dit qu'il allait encore publier un article de toi.

DOCTEUR STOCKMANN. Un article de moi ?

LE BAILLI. Oui, à propos des Bains. Un article que tu as rédigé cet hiver.

DOCTEUR STOCKMANN. Ah, celui-là ! – Mais je n'y tiens pas pour le moment.

LE BAILLI. Vraiment ? Je trouve pourtant que ce serait précisément le moment opportun.

DOCTEUR STOCKMANN. Oui, tu as raison ; dans des circonstances normales –

Il fait les cent pas.

LE BAILLI (*le suivant du regard*). En quoi les circonstances seraient-elles anormales ?

DOCTEUR STOCKMANN (*s'arrêtant*). Peter, je ne peux pas te le dire pour le moment ; en tout cas pas ce soir. Il y a un certain

nombre de circonstances anormales ; ou peut-être n'est-ce rien du tout. Pure imagination de ma part.

LE BAILLI. Je dois avouer que tout cela semble bien énigmatique. Se passerait-il des choses ? Des choses que je devrais ignorer ? Il me semble tout de même qu'en ma qualité de président du conseil d'administration de l'établissement thermal –

DOCTEUR STOCKMANN. Et moi, il me semble que – Bon, ne nous chamaillons pas, Peter.

LE BAILLI. Dieu m'en garde. Je n'ai pas coutume de me chamailler, comme tu dis. Mais j'exige expressément que toutes les mesures soient prises et réglées d'une manière méthodique par les autorités compétentes. Je ne permettrai pas qu'on prenne des voies détournées, à la dérobee.

DOCTEUR STOCKMANN. Comme si j'avais coutume de prendre des voies détournées, à la dérobee !

LE BAILLI. Tu as un penchant certain à suivre tes propres voies, en tout cas. Et dans une société bien ordonnée, c'est presque tout aussi inadmissible. L'individu doit réellement en prendre son parti et se soumettre à l'intérêt général ou, pour mieux dire, aux autorités qui sont là pour y veiller.

DOCTEUR STOCKMANN. C'est possible. Mais en quoi diable cela me concerne-t-il ?

LE BAILLI. Eh bien ! Mon cher Thomas, parce que c'est cela que tu sembles ne jamais vouloir comprendre. Mais prends garde ; un jour, tu finiras par le payer – tôt ou tard. Voilà, c'est dit. Adieu.

DOCTEUR STOCKMANN. Mais tu es fou à lier ? Tu t'égares totalement –

LE BAILLI. Ce n'est pas dans mes habitudes. Du reste, épargne-moi tes – (*Saluant en direction de la salle à manger.*) Adieu ! Belle-sœur. Adieu, messieurs.

Il sort.

MADAME STOCKMANN (*entrant dans le salon*). Il est parti ?
